

Est-ce la nécessité qui pousse l'homme à travailler ?

Parmi les invariants de la nature humaine, avec le langage, la technique et peut-être l'art et la religion, le travail semblent constitutifs de toute société humaine, et la différence de la société animale. Il est marqué lui aussi d'ambivalence, puisqu'il est semblé largement perçu comme une contrainte, une source de peine et d'une manière générale comme une nécessité. Qu'est-ce qui pousse l'homme à travailler ? Un conditionnement biologique qui le met dans une étroite situation de dépendance envers la nature ? Un conditionnement économique qui le rend tributaire des autres hommes s'il veut trouver tout ce qui lui est nécessaire ? Un conditionnement social, voire psychologique, dans la mesure, où le plus souvent, tout homme doit contribuer à la société à laquelle il appartient, et ce devoir semble largement relayé par l'effort éducatif, du moins dans la plupart des sociétés où cet effort a pu se développer. La question qui se pose est donc celle de la liberté humaine, et la manière où (et si même elle est) engagée dans la question du travail. Est-il le lieu par excellence de la nécessité ou peut s'il se révéler source de liberté, ou à défaut, de libération ? C'est ce que nous analyserons en trois points successifs.

Il semble bien que l'appartenance de l'homme au monde de la nature pèse lourdement sur sa destinée. A cause de sa fragilité constitutive, l'homme doit tirer de la nature tout ce dont il a besoin. Les Grecs ont imaginé le mythe de Prométhée pour tenter d'expliquer ce mystère de la condition humaine face au monde animal bien mieux doté sous le chapitre de la capacité à survivre. Et même s'il est difficile de se prononcer sur les besoins fondamentaux de l'homme, ils sont suffisamment apparents pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'y appesantir : se nourrir, se vêtir et se loger, se soigner aussi font partie des nécessités élémentaires. La famine et les épidémies rappellent lourdement à quel point l'homme est dépendant et combien son existence est précaire et fragile. Et ce qui pousse l'homme à travailler c'est bien évidemment, au-delà de cette fragilité constitutive, la contrainte économique qui lui est propre, la nécessité de produire de quoi répondre à ses besoins, ce qui lui est impossible sauf à s'y épuiser, ou à vivre dans une économie fragile.

Mais si la nécessité biologique si puissante fût-elle était seule en œuvre dans l'activité spécifique à l'homme qu'est le travail, rien ne le distinguerait des animaux. Et la plupart des penseurs ont le plus souvent établi une claire distinction entre l'homme et l'animal, **Marx** le premier, qui rappelle que contrairement à l'araignée, l'homme conçoit et ne se contente pas de suivre son instinct de fabricant ; une autre nécessité entre donc en compte, celle qui fait intervenir l'intelligence humaine, et donc le goût pour le travail, ne serait-ce que parce qu'il est le lieu de manifestation de l'intelligence humaine. Ce que **Bergson** a également souligné mais en lien avec la technique. Par ailleurs, la plupart de sociétés développées sont sorties de l'économie de subsistance et donc d'un niveau économique qui fait du travail une nécessité. Le développement technique y a largement contribué.

Et pourtant, il semble que d'autres nécessités que la seule contrainte économique pousse l'homme à travailler.

C'est que le travail est une activité essentiellement sociale qui requiert une organisation, des liens entre les hommes. Elle structure les échanges, et peut-être même les garantit, au moins partiellement. A ce titre, si le travail unit les hommes il les divise aussi, et parfois même jusqu'à la violence la plus extrême, symbolique ou réelle. Il est en particulier l'enjeu d'un pouvoir. Pouvoir économique d'abord, dont **Marx** a été le théoricien renommé, mais pouvoir social aussi. Ce qui pousse l'homme à travailler, c'est aussi le désir d'agir, de trouver dans la société à laquelle il appartient une place et donc une possibilité d'action, ou de domination. C'est donc bien une forme de nécessité sociale, mais aussi psychologique, souvent relayé par la société qui organise le travail certes, dans ses « normes », mais aussi en définit la « valeur ». Or, le travail semble être considéré aussi comme une source de possibilités et de bienfaits pour l'individu.

En premier lieu, il est facteur d'identité. L'homme se situe par sa fonction sociale, par son travail, ce qui le dote d'un certain prestige social, source au demeurant d'injustice. Au nom de quoi un philosophe vaudrait-il mieux qu'on portefaix pour reprendre l'exemple de Start Mill. En second lieu il

est aussi facteur d'intégration, et donc de cohésion sociale. Si la spécialisation a permis généré, instauré (et durablement semble t-il comme l'ont montré Bourdieu et Passeron dans Les héritiers) des inégalités, - car dans le travail plus qu'ailleurs peut-être l'homme semble confirmer l'assertion pessimiste de Hobbes selon laquelle l'homme serait « un loup pour l'homme » - elle a aussi permis un accroissement des biens, et assuré une société d'abondance. Ce qui au demeurant en terme de justice ne justifie aucunement le sacrifice d'une partie de ses membres comme le souligne John Rawls (La Justice). Source d'identité, générateur de cohésion sociale, même si des tensions traversent le plus souvent une société, comme en témoigne l'existence du droit du travail, cette nécessité sociale fait apparaître l'ambivalence de la notion même. Car la nécessité qui pousse l'homme à travailler, dès lors que ses intérêts vitaux ne sont plus en jeu, met en jeu sa liberté.

Le travail peut-il être le lieu d'un affranchissement voire l'exercice de la liberté humaine ?

La leçon de Candide n'a pas nécessairement la grandeur qu'on lui assigne mais elle rappelle les bienfaits du travail, comme **Freud** l'a souligné . Le travail est le lieu de l'insertion dans la communauté humaine. Et à ce titre, il est un bienfait, et tout autre chose qu'une nécessité d'ordre biologique. Ce qui pousse l'homme à travailler, et donc une société à organiser inexorablement l'énergie humaine, pourrait bien constituer une loi de la condition humaine. Cette loi du travail engage non seulement l'intelligence (dans sa capacité fabricatrice comme dans sa dimension conceptrice) mais elle engage aussi les individualités, et donc les personnes. Et ce qui pousse l'homme à travailler peut alors se concevoir comme une aspiration au développement, à la réalisation, à l'action aussi, et donc à tout ce qui constitue pour l'homme une source de grandeur. En un mot, à ce titre, il est une valeur et pas seulement une norme, ou un droit, voire un devoir, mais surtout il engage son éthique. Certes, il permet la satisfaction que procure une activité professionnelle librement choisie, mais il assure aussi à l'homme une éminente dignité.

Alain ne s'y est pas trompé qui tentait de réévaluer la paresse et l'identifiait à une forme de résistance. Et en allant plus loin encore dans la réflexion **Hannah Arendt** se posait la question des conséquences d'une éventuelle libération de l'homme du travail. Une société de travailleurs sans travail, « on peut rien imaginer de pire » écrit-elle dans Condition de l'homme moderne. Et il est vrai que l'absence d'activité, qui laisserait en friche et l'intelligence et la volonté, (mais aussi la mémoire et sans doute aussi les vertus humaines telles qu'Aristote a pu les définir dans son Ethique à Nicomaque) représente un risque réel tant que l'intelligence et la volonté humaine resteront ce qu'elles sont, soumises au désir, aux faillites, aux conditionnements et aux aléas des différentes personnalités humaines et à l'humaine condition.

Ce n'est donc pas mu par la seule contrainte économique que l'homme travaille mais poussé par un ensemble parfois mal réglé d'aspirations, de contraintes, de nécessités, de désirs, en un mot de passions souvent inconscientes et parfois même violentes. Mais le travail implique aussi l'exigence de la raison, voire de la rationalité, ou même de rationalités différentes qui sont autant de lieux d'exercice de la difficile liberté humaine, et d'un agir toujours soupçonnable d'égoïsme et de calcul. Il n'est pas interdit de croire ou d'espérer que dans le travail aussi l'homme puisse être ou devenir un ami pour l'homme.